

comme mauvais de causer avec les enfants sur des sujets qui les obligent à parler sans bien savoir ce qu'ils disent.

A chaque sentiment éveillé en eux, je joignais des exercices propres à les accoutumer à se vaincre eux-mêmes, afin d'appliquer toute bonne disposition à la vie pratique de chaque jour.

On comprend que, sous ce rapport, il n'était pas possible d'organiser une discipline pour l'établissement; elle ne pouvait s'établir que peu à peu, et par le développement même de l'œuvre.

Le silence, comme moyen d'obtenir l'activité, est peut être le premier secret d'une institution pareille.

Le silence que j'exigeais quand je voulais enseigner, était pour moi un grand moyen d'atteindre mon but; comme aussi mes exigences quant à la tenue du corps des enfants.

J'avais réussi à ce point, qu'au moment où je demandais le silence, je pouvais enseigner à voix très basse, on n'entendait aucun autre bruit que mes paroles; et quand les enfants les répétaient tous ensemble, il m'était facile de distinguer chaque défaut de prononciation. Il est vrai qu'il n'en était pas toujours de même.

Quelquefois, par exemple, et comme un badinage, je leur demandais, tandis qu'ils répétaient mes phrases, de tenir constamment leur œil fixé sur leur doigt du milieu. On ne saurait croire combien de pareilles minuties peuvent contribuer à faire atteindre les buts les plus élevés.

Une jeune fille qu'on aurait cru appartenir à une horde de sauvages, mais qui s'accoutuma à tenir la tête et le corps droits sans jeter les yeux de tous côtés, fit par là, dans son éducation morale, des progrès que personne n'aurait jugés possibles.

Ces expériences m'ont appris que la simple habitude de la tenue extérieure qui convient à une vie vertueuse, fait beaucoup plus pour l'éducation des sentiments moraux que toute l'instruction et tous les sermons auxquels manquerait l'appui de ce moyen.

Grâce à l'application de ces principes, le caractère de

mes enfants était évidemment plus ouvert, plus tranquille, mieux disposé à tout ce qui est noble et bon, qu'on n'aurait pu le prévoir d'après l'absence complète d'idées, de sentiments et de principes moraux avec laquelle la plupart d'entre eux étaient arrivés chez moi. Dans le fait, ce défaut d'instruction préalable ne fut pas pour moi un grand obstacle; à peine me gêna-t-il. Je pourrais même dire que dans la marche si simple que je suivais, il fut souvent pour moi un avantage; car j'avais incomparablement moins de peine à développer les enfants dont l'esprit était table rase que ceux qui avaient déjà acquis des idées peu justes; de même, les premiers étaient beaucoup plus que ceux-ci accessibles à des sentiments simples et purs.

Mais lorsque les enfants montraient de la dureté et de la rudesse, alors j'étais sévère, et j'employais des châtimens corporels.

Cher ami, le principe pédagogique qui veut qu'on s'empare de l'esprit et du cœur des enfants par de simples paroles, et sans avoir besoin des châtimens corporels, est certainement bon et applicable dans des positions et des circonstances heureuses; mais avec mes enfants d'âges si différents, la plupart mendiants et à défauts enracinés, avec le besoin d'arriver sûrement, promptement et par des moyens simples, à exercer de l'influence sur tous pour les mettre tous dans le bon chemin, quelques châtimens corporels étaient inévitables; et ce serait une erreur de croire qu'ils me faisaient perdre la confiance de mes élèves.

Ce ne sont pas quelques actions rares et isolées qui forment l'opinion et les sentiments des enfants; ce sont les impressions qui se répètent jour par jour et heure par heure, leur faisant discerner les sentiments plus ou moins bienveillants qu'ils nous inspirent. Voilà ce qui décide la disposition générale de leurs sentiments, disposition d'après laquelle ils jugent des actions isolées.

C'est pourquoi les punitions des pères et des mères font rarement une impression fâcheuse. Mais il en est tout autrement des maîtres d'école et autres instituteurs qui ne sont pas jour et nuit avec les enfants, et ne sou-

tiennent pas avec eux les rapports qui résultent d'un ménage commun. Il manque à ceux-ci mille circonstances favorables pour gagner le cœur de leur élèves, pour lesquels ils ont toujours quelque chose d'étranger qui les distingue à leurs yeux des personnes auxquelles les enfants sont unis par une vie commune.

Mes punitions n'excitèrent jamais l'obstination; les enfants que j'avais châtiés étaient contents lorsqu'un moment après je leur tendais la main et les embrassais, et je pouvais lire dans leurs yeux qu'en vérité le dernier effet de mes soufflets c'était de la joie. Mais voici ce que j'ai éprouvé de plus fort en ce genre : un des enfants que j'aimais le plus, abusant de ce qu'il était sûr de mon affection, menaça injustement un de ses camarades; j'en fus outré, et ma main lui fit sentir durement mon indignation. L'enfant parut près de succomber à sa douleur, il pleura pendant un quart d'heure sans interruption; puis, dès que j'eus passé la porte pour sortir, il se leva, alla à celui qu'il avait offensé, lui demanda pardon, et le remercia d'avoir fait connaître sa méchante conduite. Ami, ce n'était pas une comédie; l'enfant jusqu'alors n'avait rien vu de pareil.

Cher ami, mes soufflets ne pouvaient causer à mes enfants aucune mauvaise impression, parce que j'étais toute la journée au milieu d'eux avec mon affection vive et pure, et que je me dévouais entièrement à eux. Ils ne jugeaient point mal mes actions, parce qu'ils ne pouvaient méconnaître mon cœur; il n'en était pas de même des parents, des amis, des étrangers et des pédagogues qui nous visitaient; et c'était naturel. Mais je ne m'inquiétais pas du monde entier, pourvu que mes enfants me comprissent.

Aussi faisais-je toujours mon possible pour leur faire sentir et comprendre clairement les motifs de ma manière d'agir dans tout ce qui pouvait exciter vivement leur attention et leur intérêt. Ceci, mon ami, me ramène à l'ensemble des moyens moraux d'une éducation vraiment domestique.

L'éducation morale élémentaire, considérée dans son ensemble, comprend trois parties distinctes : il faut d'a-

bord donner aux enfants une conscience morale en éveillant en eux des sentiments purs; il faut ensuite, par l'exercice les accoutumer à se vaincre eux-mêmes pour s'appliquer à tout ce qui est juste et bon; il faut enfin les amener à se faire, par la réflexion et la comparaison, une idée juste des droits et des devoirs moraux qui résultent pour eux de leur position et de leur entourage.

Jusqu'ici, cher ami, je t'ai fait connaître quelques-uns des moyens que j'employais pour atteindre les deux premiers de ces buts. Ils étaient tout aussi simples pour le troisième. C'était aussi par les impressions et les expériences de leur vie de chaque jour, que je donnais à mes enfants un sentiment juste et vrai du droit et du devoir. Lorsque, par exemple, ils faisaient du tapage, j'en appelais à leur propre jugement, et je leur demandais s'il était possible d'apprendre en de pareilles conditions. Je n'oublierai de ma vie combien en général je trouvais fort et droit leur sentiment de la justice et de la raison, et combien ce sentiment élevait et assurait leur bonne volonté.

Je m'adressais ainsi à eux et à leur sentiment dans toutes les circonstances qui intéressaient la maison. C'était ordinairement pendant les heures tranquilles de la soirée que j'en appelais à leur libre jugement. Lorsque, par exemple, on disait dans le village qu'ils n'avaient point assez à manger : « Enfants ! leur demandais-je, dites-moi vous-mêmes si vous n'êtes pas mieux nourris que vous ne l'étiez dans vos maisons. Pensez-y, et dites-moi vous-mêmes s'il serait bien de vous entretenir ici de manière que dans la suite, malgré toute votre application et votre travail, vous ne puissiez pas vous procurer ce dont vous auriez pris l'habitude. Ou bien, manquez-vous du nécessaire ? Dites-le vous-mêmes; pensez-vous que raisonnablement et avec justice, je puisse faire davantage pour vous ? Voudriez-vous que l'argent dont je dispose fût tout employé à entretenir trente à quarante enfants, tandis que maintenant j'en entretiens quatre-vingts ? serait-ce juste ? »

De même, quand j'appris que dans le village on trouvait que je les punissais trop rudement, je leur dis :

» Enfants, vous savez combien je vous aime ; mais dites-moi, voulez-vous que je cesse de vous punir ? croyez-vous que sans soufflets je puisse vous délivrer de vos mauvaises habitudes si enracinées ? Sans tapes, est-ce que vous penseriez toujours bien à ce que je vous dis ? » Tu étais là, mon ami, tu as vu de tes yeux avec quelle sincère émotion ils s'écrièrent : « Nous ne nous plaignons pas des soufflets ; Dieu nous préserve d'en mériter ! mais nous voulons être punis quand nous faisons mal. »

Bien des choses qu'on supporte facilement dans un petit ménage ne pouvaient pas être tolérées dans une réunion si nombreuse. Je leur faisais voir clairement cette différence, et dans chaque cas j'en appelais à eux-mêmes pour prononcer sur ce qui pouvait ou ne pouvait pas être permis. Il est vrai qu'avec eux je n'employais jamais les mots de liberté et d'égalité ; mais autant que possible je les mettais tellement en liberté et à leur aise avec moi, que je leur trouvais de plus en plus chaque jour ce regard limpide qui, d'après mon expérience, est l'indice d'une éducation très libérale. J'étais bien loin de vouloir tromper jamais la confiance que je voyais briller dans leurs yeux ; je cherchais constamment à la fortifier en même temps que leur libre individualité, afin que rien ne vint troubler leurs yeux d'anges, dont la vue me causait une vive jouissance. Mais je ne supportais pas les fronts ridés et soucieux ; je les déridais moi-même, alors ils souriaient, et même entre eux ils évitaient de montrer des fronts ridés.

Leur grand nombre me donnait chaque jour des occasions de leur montrer ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est juste et ce qui est injuste. Le bien et le mal sont également contagieux dans une pareille réunion d'enfants ; et selon que les bons ou les mauvais sentiments se seraient propagés, l'établissement pouvait devenir beaucoup meilleur ou beaucoup plus mauvais que s'il n'eût compté que peu d'enfants. Sur ce sujet aussi, je m'expliquais ouvertement avec eux. Je n'oublierai jamais l'impression que produisirent mes paroles lorsque je leur dis, après avoir reconnu un désordre qui

s'était glissé parmi eux : « Enfants, il en est de notre maison comme de tout autre ménage ; quand les enfants sont nombreux, et quand chacun s'abandonne à ses mauvaises habitudes, le désordre devient tel que la mère la plus faible est obligée de devenir raisonnable dans l'éducation de ses enfants, et de les soumettre tous à ce qui est juste et bien. Et vraiment, c'est ce que je dois faire à présent. Si vous ne vous soumettez pas de bon cœur à l'ordre nécessaire, notre établissement ne pourra pas subsister, vous retomberez dans votre ancienne misère, et l'habitude que vous avez maintenant d'un bon gîte, d'habits propres et d'une nourriture assurée, vous rendra plus malheureux que vous ne l'avez jamais été. Enfants, dans ce monde l'homme n'apprend à se conduire que par la nécessité ou par ses convictions ; lorsque la raison et la nécessité lui manquent toutes deux, il devient abominable. Pensez un peu à ce que vous deviendriez si vous vous trouviez à l'abri du besoin, sans que ce qui est bien, juste et bon, fit aucune impression sur vous. Chez vous, vous aviez toujours quelqu'un qui veillait sur vous ; puis la pauvreté vous obligeait à bien des choses bonnes. Mais si vous avez pour vous conduire vos convictions et la raison, vous pouvez vous élever bien plus haut que par le seul effet de la nécessité. »

C'est ainsi que je leur parlais souvent, sans m'inquiéter le moins du monde de savoir si chacun d'eux comprenait chacune de mes paroles ; car j'étais bien sûr que l'impression de l'ensemble les atteignait tous.

Des tableaux animés de l'état dans lequel ils pouvaient se trouver plus tard, étaient aussi d'un grand effet sur eux. Je leur montrais où conduit chaque défaut particulier ; ainsi je leur disais : « Ne connais-tu pas des hommes qui sont détestés à cause de leur mauvaise langue et de leurs méchants discours ? Voudrais-tu, dans tes vieux jours, être ainsi en abomination à tes voisins, à tes parents, même à tes enfants ? » Par là je profitais de leur propre expérience pour leur faire envisager d'une manière frappante le malheur auquel nous conduisent nos défauts. J'en faisais de même pour les conséquences de

tout ce qui est bon. Mais en général je m'efforçais de mettre sous leurs yeux les effets si différents d'une bonne et d'une mauvaise éducation. « N'en connais-tu pas des hommes qui ne sont malheureux que parce que dans leur jeunesse ils ne se sont pas accoutumés à réfléchir et à s'appliquer? N'en connais-tu pas qui pourraient gagner trois ou quatre fois plus s'ils savaient lire et écrire? N'as-tu pas à cœur de profiter de ton temps ici pour t'instruire, afin de n'être pas un jour, ou forcé de vivre de mendicité, ou à charge à tes propres enfants? »

Voici encore des pensées qui impressionnaient profondément mes enfants : « Connais-tu quelque chose de plus grand et de plus beau que de conseiller les pauvres et de soulager les malheureux? Mais si tu restes ignorant et incapable, tu seras obligé, malgré ton bon cœur, de laisser aller les choses comme elles vont; tandis que si tu deviens instruit et habile tu pourras donner de bons conseils, et retirer bien des gens de leur misère. »

J'ai trouvé en général que des pensées grandes, nobles et élevées sont indispensables pour développer la sagesse et la fermeté du caractère.

Une pareille instruction doit être complète, en ce sens qu'elle doit embrasser toutes nos dispositions et toutes nos circonstances; puis elle doit être donnée dans un esprit vraiment psychologique, c'est-à-dire avec simplicité, avec amour, avec force et avec calme. Alors, par sa propre nature, elle produit nécessairement une conscience éclairée et délicate pour tout ce qui est vrai et bien; et une foule de vérités accessoires qui en dépendent viennent d'elles-mêmes se présenter, se faire accepter et s'assimiler à l'âme humaine, même pour ceux qui ne savent pas exprimer ces vérités par des paroles. Cette expression verbale des vérités par lesquelles on règle sa vie, n'est point aussi généralement utile au genre humain que nous nous le figurons, nous qui sommes habitués depuis des siècles à cette instruction chrétienne par demandes et par réponses, si verbeuse, et d'un effet si superficiel, nous qui, depuis un âge d'homme, voyons notre

pauvre siècle enfoncé de plus en plus dans la manie des vains discours par ceux qui prétendent l'éclairer.

Je crois surtout que le premier développement de la pensée des enfants est entièrement troublé par un enseignement verbeux qui n'est approprié ni à leurs facultés ni aux circonstances de leur vie.

D'après mes expériences, le succès dépend de ce point : que toute chose enseignée aux enfants s'en fasse accepter comme vraie, pour être intimement liée à une expérience intuitive et sensible qui leur soit propre.

Sans cette base, la vérité se présente à eux uniquement comme un jouet qui, n'étant pas à leur mesure, leur paraît à charge. Bien certainement, la vérité et la justice ne sont pas pour l'homme une affaire de mots, mais bien de sentiment intime, de vues élevées, de nobles aspirations, et de tact sûr, même sans les signes extérieurs par lesquels leur force peut être manifestée.

Et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ce sentiment de la vérité et de la justice, quand il s'est développé simplement et sans phrases dans le fond de l'âme humaine, est pour celle-ci le meilleur préservatif contre les principales et les plus pernicieuses conséquences des préjugés; il ne permettra pas que l'erreur, l'ignorance et même la superstition, si mauvaises qu'elles soient en elles-mêmes, y deviennent ce qu'elles sont et ce qu'elles resteront toujours pour ceux qui bavardent sans cesse sur la religion et le droit, sans avoir dans le cœur l'amour et la justice.

Ces principes généraux de l'instruction humaine sont de l'or pur; les vérités spéciales qui en dépendent ne sont que de la petite monnaie. Je ne puis m'empêcher de comparer l'homme qui nage et s'enfonce dans cette mer composée de milliers de petites gouttes de vérité, à un marchand qui après avoir gagné son bien, kreutzer par kreutzer, aurait voué un tel culte, non seulement à l'économie des kreutzer, mais à chaque kreutzer en lui-même, que la perte d'un seul kreutzer le désolerait comme celle d'un louis d'or.

Lorsque l'harmonie des forces et des dispositions de l'âme est fondée sur le paisible exercice du devoir, lors-

que l'attrait des pures relations entre les hommes est vivifié et assuré par des vérités simples et élevées, alors il n'y a rien à craindre des préjugés ; le développement naturel de ces forces et de ces dispositions les fera disparaître, comme la lumière dissipe les ténèbres.

Le savoir humain tire ses vrais avantages de la sûreté des fondements sur lesquels il repose. L'homme qui sait beaucoup a besoin de plus de force et de travail que tout autre pour mettre ses connaissances en harmonie avec ses dispositions et avec les circonstances dans lesquelles il vit. S'il ne le fait pas, son savoir n'est pour lui qu'un feu-follet qui l'égaré, et qui peut lui faire perdre ces jouissances ordinaires de la vie, que le simple bon sens garantit souvent à l'homme le plus ignorant. Voilà, mon cher ami, pourquoi je trouvais si important que cette harmonie des forces de l'âme, à laquelle notre nature et nos premières impressions nous conduisent, ne fût pas bouleversée par les erreurs de l'art humain.

Maintenant, mon ami, je t'ai exposé mes vues sur l'esprit de famille qui doit régner dans une maison d'éducation, et je t'ai raconté mon essai de le mettre en pratique. Je veux encore te faire connaître les principes essentiels qui présidaient à mon enseignement.

Je ne connaissais aucun ordre, aucune méthode, aucun art qui ne reposât sur les simples conséquences de la conviction qu'avaient les enfants de mon amour pour eux. Je n'en voulais point connaître d'autres.

Ainsi, je subordonnais l'instruction de mes enfants à un point de vue plus élevé, qui consistait à éveiller et à fortifier leurs meilleurs sentiments, par les rapports mêmes qu'ils soutenaient entre eux et avec moi dans leur vie de chaque jour.

J'avais bien le livre de lecture de Gedicke, mais l'usage ne m'en était pas plus utile que celui de tout autre livre d'école ; car je considérais la première instruction à donner à cette foule d'enfants d'âges si différents comme une occasion favorable pour la mettre en harmonie avec mes vues. Je comprenais très bien l'impossibi-

lité d'organiser mon enseignement selon les formes ordinaires d'une bonne école.

En général, je regardais comme peu importante une étude de mots, même en y joignant l'explication des idées représentées par ces mots.

Je voulais réunir l'étude et le travail, l'école et l'atelier, et en quelque sorte les fondre ensemble. Mais je pouvais d'autant moins réaliser cet essai, qu'il me manquait à la fois le personnel, les matériaux et les outils. Peu de temps seulement avant la fin de l'établissement, quelques enfants avaient commencé à filer ; et je voyais clairement qu'avant d'opérer la fusion dont j'ai parlé, il fallait fonder solidement et séparément, d'une part l'étude de l'école, de l'autre le travail de l'atelier.

Cependant, alors déjà, dans le travail des enfants, j'accordais beaucoup moins d'importance au gain immédiat qu'à l'exercice corporel qui, en développant leur force et leur adresse, devait leur procurer plus tard un bon gagne-pain. De même je considérais ce qu'on nomme ordinairement l'instruction des enfants comme devant être un exercice des facultés, et je trouvais important d'exercer d'abord l'attention, l'esprit d'observation et la mémoire, et de donner de la force à ces pouvoirs, avant de mettre en œuvre l'art de juger et de raisonner ; à mes yeux c'était le meilleur moyen d'éviter le danger de faire de ces discoureurs superficiels et présomptueux, dont les jugements erronés sont bien plus funestes au bonheur et au progrès de l'humanité, que l'ignorance des hommes simples et de bon sens.

Guidé par ces principes, je cherchais moins en commençant à apprendre à mes enfants à épeler, à lire et à écrire, qu'à profiter de ces exercices pour développer les forces de leur esprit autant que possible et dans toutes les directions. Je les faisais épeler par cœur avant de leur avoir appris l'*A b c*, et la classe entière savait ainsi épeler les mots les plus difficiles sans connaître les lettres. On comprend combien par là leur force d'attention était exercée. J'avais d'abord suivi l'ordre des mots du livre de Gedicke. Puis je trouvai plus avantageux de joindre successivement les cinq voyelles aux diverses

consonnes, et de former une série de syllabes bien graduée du simple au composé¹...

J'avais parcouru rapidement avec eux les fragments de géographie et d'histoire naturelle que renferme le livre de lecture de Gedike. Avant même de connaître les lettres ils savaient dire exactement les noms des divers pays. En histoire naturelle, ils montraient beaucoup d'intelligence à citer, à l'appui des notions que je leur enseignais, les expériences personnelles qu'ils avaient eu occasion de faire sur les plantes et sur les animaux. Je suis bien sûr qu'en continuant ainsi j'aurais pu facilement, et en peu de temps, non seulement leur donner sur ces matières un ensemble assez complet de connaissances utiles dans toutes les positions, mais encore les mettre en état de poursuivre eux-mêmes leur instruction, en profitant de toutes les observations, de toutes les expériences qui se présenteront à eux chaque jour ; et tout cela sans sortir de la sphère restreinte à laquelle ils sont assujettis par les circonstances de leur vie réelle. Il est à mes yeux d'une extrême importance d'accoutumer l'homme à apprendre par lui-même et à se développer librement ; c'est ainsi que se forme et que se manifeste la diversité des talents individuels.

Toujours je me faisais une loi de faire apprendre aux enfants dans la perfection la chose même la moins importante, et je ne les laissais jamais reculer en rien ; ainsi un mot appris ne devait plus être oublié, et quand une fois ils avaient réussi à bien écrire une lettre, je ne souffrais pas qu'ils l'écrivissent mal. J'étais très patient avec les faibles et les lents, mais très sévère avec ceux

¹ Nous supprimons ici des détails qui ne sont guères traduisibles parce qu'ils ne s'appliquent bien qu'à la langue allemande. Mais il en ressort qu'alors déjà Pestalozzi avait trouvé ces syllabaires qui ne furent employés dans les écoles que beaucoup plus tard, sous la forme de tableaux de lecture. Alors aussi, il associait l'enseignement de l'écriture à celui de la lecture et de l'orthographe. Il faisait lire aux enfants les caractères écrits avant les caractères imprimés. Ses vues sur cet enseignement sont exposées dans son ouvrage : *Instruction pour enseigner à épeler et à lire*. Zurich et Berne, chez Gessner, 1801.

qui faisaient quelque chose plus mal qu'ils ne l'avaient fait précédemment.

Le nombre et l'inégalité des enfants avaient facilité ma tâche. De même que dans une famille, et sous les yeux de la mère, l'enfant plus âgé et plus habile montre facilement ce qu'il sait à ses frères et sœurs plus jeunes, et se sent heureux et fier de pouvoir remplacer sa mère un moment ; de même mes enfants se réjouissaient quand ils pouvaient enseigner aux autres quelque chose qu'ils savaient eux-mêmes. Un sentiment d'honneur s'éveillait en eux, et ils apprenaient doublement en faisant répéter aux plus jeunes leurs énoncés. C'est ainsi que j'eus bientôt des aides et des collaborateurs parmi les enfants eux-mêmes. Je faisais épeler par cœur des mots très difficiles ; dès qu'un enfant savait bien un de ces mots, il prenait à lui ceux qui ne le savaient pas, et il le leur enseignait. Les aides que je m'étais ainsi formés dès le commencement, et qui avaient suivi ma marche pas à pas, m'étaient certainement beaucoup plus utiles que n'auraient pu l'être de vrais instituteurs.

J'apprenais moi-même avec les enfants. Toute notre œuvre était si simple et si dépourvue d'art, que je n'aurais point trouvé de maître qui ne jugeât indigne de lui d'apprendre et d'enseigner comme je le faisais.

Mon but était de simplifier tellement tous les moyens d'enseignement, que l'homme le plus ordinaire pût parvenir facilement à instruire ses enfants lui-même ; ainsi peu à peu les écoles deviendraient presque superflues pour les premiers éléments. De même que la mère donne à son enfant sa première nourriture physique, de même elle est instituée de Dieu pour lui donner sa première nourriture spirituelle ; et je regarde comme très grand le mal qu'on fait au petit enfant en l'enlevant prématurément à la chambre de la famille, pour le soumettre aux procédés artificiels de l'école. Le temps approche où les moyens d'enseignement seront assez simplifiés pour que chaque mère, tout en instruisant ses enfants sans secours étranger, puisse poursuivre elle-même sa propre instruction. Et cette opinion est justifiée par mon expérience ; j'ai vu quelques-uns de mes enfants croître

et se former de manière à suivre mes traces. Puis, j'en suis plus que jamais convaincu, dès que nous aurons des établissements d'instruction qui, sous une direction forte et vraiment psychologique, seront combinés avec des ateliers, il se formera nécessairement une génération qui, d'une part nous montrera par expérience que les études actuelles n'exigent pas la dixième partie du temps et de la peine qu'on y consacre, de l'autre que le temps, les forces et les moyens de cet enseignement peuvent être mis en harmonie avec les besoins de la vie domestique, si bien que tous les parents trouveront aisément à y pourvoir par un membre de la famille ou par un habitué de la maison ; ce qui deviendra de jour en jour plus facile par la simplification de la méthode et par le nombre croissant des personnes instruites.

J'ai fait deux expériences très importantes pour la réalisation de ce progrès si désirable. La première, c'est qu'il est possible et même facile d'instruire simultanément et bien, des enfants nombreux d'âges très différents. La seconde, c'est qu'on peut enseigner bien des choses à ces enfants pendant leur travail manuel. Il est vrai que cet enseignement paraîtra un pur exercice de mémoire, et qu'il l'est réellement dans la forme.

Mais la mémoire, quand elle est appliquée à une série de notions bien graduées et liées psychologiquement, met en œuvre les autres facultés. Ainsi, en faisant répéter aux enfants tantôt l'épellation des mots et de leurs dérivés, tantôt des exercices sur les nombres, tantôt des chants à leur portée, on exerce, avec leur mémoire, leur esprit de combinaison, leur jugement, leur goût et les nobles sentiments de leur âme. C'est ainsi qu'il existe un art de développer toutes les facultés des enfants, tandis qu'on ne paraît s'adresser qu'à leur mémoire.

Ces exercices donnaient à mes enfants, non seulement une force d'attention et de discernement toujours croissante, mais faisaient progresser l'ensemble de toutes leurs facultés ; il faisait régner dans leur âme une harmonie dans laquelle je voyais le fondement de la sagesse humaine.

Tu as vu toi-même, mon ami, comme les plus légers fondaient en larmes, comme le courage de l'innocence se développait, comme les sentiments élevés des plus intelligents s'animaient ; cependant, ne t'y trompe pas. Ne songe point encore à une œuvre accomplie. Des moments de la plus haute espérance alternaient avec des heures de désordre, de chagrin et de souci.

Et moi non plus, je n'étais pas toujours égal à moi-même. Tu sais ce que je suis quand la méchanceté et l'injure m'enveloppent. Comme le ver qui pénètre si facilement dans la plante à rapide croissance, de même la méchanceté s'insinuait jusqu'au cœur de mon œuvre.

Ce qui me paraissait le plus dur, c'était de voir des hommes qui, n'ayant jeté qu'un rapide coup d'œil sur l'immensité de ma tâche, et découvrant quelque chose qui n'était pas si bien que dans leur chambre, dans leur cuisine, ou dans un institut fondé à grands frais, me donnaient les avis de leur sagesse, et parce que je ne pouvais pas les suivre, me regardaient comme un homme incapable de profiter des bons conseils, et se disaient entre eux : « Il n'y a rien à faire de lui ; il a un coup de marteau dans la tête. »

Ami, peux-tu le croire ? la plus vive sympathie pour mon œuvre, c'est chez les capucins et chez les religieuses du couvent que je l'ai trouvée. Peu de personnes, excepté Truttmann, y prirent un intérêt actif. Ceux dont j'avais espéré le plus étaient trop enfoncés dans leurs relations et leur intérêts politiques, pour qu'au milieu de leurs hautes occupations notre petite institution ne leur parût pas la chose la plus insignifiante.

Voilà quels furent mes rêves. Je dus quitter Stans au moment où je les croyais si près de se réaliser.

Cette lettre, admirable malgré ses longueurs et ses répétitions, nous paraît un des documents les plus curieux et les plus importants, non seulement de l'œuvre de Pestalozzi, mais de toute la pédagogie moderne.

On y trouve d'abord le programme général d'une

éducation organique, procédant du dedans au dehors par le développement et l'exercice des facultés et des sentiments de l'enfant lui-même; puis l'instruction, fruit de sa propre activité, dirigée tout d'abord en vue d'un accroissement de ses facultés qui lui permettra d'apprendre seul. On y voit encore un enseignement rationnel de la lecture combinée avec l'écriture et l'orthographe, l'introduction dans l'école populaire de notions utiles sur la géographie et l'histoire naturelle, un premier essai de l'enseignement mutuel, dont malheureusement on a abusé plus tard, etc.

Voici comment les résultats de l'expérience de Stans sont résumés par M. Morf, l'un des hommes qui ont étudié Pestalozzi avec le plus de soin et de sagacité, et l'auteur de la biographie la plus complète qui ait été publiée sur ce philosophe de l'éducation :

1. Les connaissances de l'homme doivent être fondées sur l'intuition. Sans cette base, elles ne sont qu'un verbiage vide, plus dangereux encore que l'ignorance pour l'avenir et le bonheur des hommes.

2. Chaque branche d'enseignement doit être ramenée à un point de départ à la portée des forces naissantes de l'enfant. A ce point de départ doit se rattacher un enchaînement de notions graduées, de manière que chaque chaînon puisse être franchi par les propres forces de l'enfant.

3. La méthode et les moyens d'enseignement doivent être simplifiés et déterminés à tel point qu'ils puissent être employés par chaque mère et par chaque instituteur, même avec la plus faible dose d'instruction et de talent; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut espérer une large diffusion de lumières parmi le peuple.

4. Dans chaque branche, il faut exercer les premiers éléments jusqu'à ce que l'écolier se les soit appropriés de manière à pouvoir en disposer en maître; il en doit être de même pour chaque degré de connaissance qui ajoute un élément nouveau à ce qui était déjà connu. Lorsqu'on

ne suit pas fidèlement ce précepte, l'enseignement ne produit pas une vraie culture intellectuelle, mais seulement un savoir confus, et par conséquent stérile.

5. Il faut que l'enseignement s'adresse à la classe entière, et non pas seulement à chaque enfant en particulier; le principal moyen consiste à faire répéter à haute voix les paroles du maître par tous les écoliers. Alors tous sont occupés à la fois, aucun ne reste inactif, chacun est entraîné à suivre le travail commun.

6. La mesure (le rythme), qui est si utile à l'homme pour un travail ou pour un jeu d'ensemble, est aussi nécessaire à observer dans cet exercice. Elle prévient la confusion qui résulterait d'un grand nombre de voix; elle augmente et fortifie l'impression produite par cet enseignement.

7. Avec ce mode d'enseignement les enfants peuvent, tout en apprenant, s'exercer à écrire ou à dessiner, et former ainsi leur main, leur coup d'œil et leur goût. Pestalozzi y employait des *ardoises* sur lesquelles les enfants écrivaient avec des *touches* d'un schiste plus tendre. Grande économie, facilité à effacer et à corriger, tels sont les avantages de cette innovation due à Pestalozzi, et qui rend maintenant tant de services dans les écoles élémentaires.

Ces thèses tirées de la lettre que nous avons citée nous donnent les principes essentiels qui, dans notre siècle, ont présidé à la réforme de l'éducation élémentaire, et spécialement à l'institution de bonnes écoles primaires.

Il nous reste à voir comment Pestalozzi appliqua et développa ces principes dans les nouvelles sphères qu'il sut ouvrir à son infatigable activité.